



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.
Plaid en staff. Ecossois à grand colet entournures ouvertes recouvertes de demi
Colets figurant manches par derrière Coiffure de M^r. Lameuroux rue des fosses
montmartre N^o. 20.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de Crêpe garnie de Biais doubles, et de Rouleaux de Satin, Coiffure de jeune
personne par M^r Croizat.

N^o X

CO

des

mm

C

don

F

F

5

i

Au

N

Ch

S

MA

Ch

Ch

Ch

Pou

S

L

mm

lan

l'in

den

qu

pré



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature & des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,
dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LE siècle de François I^{er}, célèbre par son luxe et sa galanterie, doit fournir des modes nombreuses dans un tems où l'imagination épuisée interroge les siècles passés pour leur demander des modèles et des souvenirs ; d'ailleurs, une époque historique où chaque dame possédait un galant chevalier prêt à la soutenir et à pourfendre les ennemis de sa beauté,

se présente à tous les esprits, aujourd'hui que tant de mécréans assiègent nos rues et nos boulevards, et attaquent, avec audace, toutes les femmes qui osent s'y trouver pendant la nuit. En attendant que la galanterie de nos ancêtres ait ranimé l'ardeur de nos jeunes preux, les dames, comme pour les rappeler à leurs devoirs, ont repris une partie de l'ancien costume, et cherchent à rallier la valeur de leurs défenseurs devant le chapeau de François I^{er} et le panache de Henri IV. On remarque des chapeaux en velours noir, qui ont la forme des chapeaux d'homme, avec un fond moins élevé; ils sont ornés de larges plumes blanches plates, qui entourent la tête et retombent sur un côté; ils se portent extrêmement penchés, et sont soulevés d'un côté par plusieurs griffes en torsades d'or.

— On voit des bérêts aussi légers qu'élégans, faits en blondes ou en tulle uni; sous les crevés qui forment le devant du bérêt, on place une demi-guirlande de rose, qui ceint la moitié du front. Du côté opposé se trouve une seule rose détachée, qui s'entremêle dans la touffe de cheveux; de longues brides en blonde tombent de chaque côté.

— D'autres bérêts en gaze quadrillée représentent un fichu noué, formant, sur un côté du front, deux grandes toques qui, étant séparées l'une de l'autre, figurent des ailes en moulin à vent comme les nœuds des chapeaux. Ces bérêts très-négligés se portent chez soi, et vont à merveille avec un costume du matin.

— La forme des corsages paraît à présent être devenue un accessoire presque insignifiant, surtout pour les toilettes de négligé; car, avec la plupart des robes de mérinos et de soie, on adopte un fichu à pointe de la même étoffe, ayant deux pattes ouvertes sur les épaules et formant jockey. Le haut se termine par un petit collier en tulle ou blonde.

— Aux robes habillées en popeline, on porte de hauts bouillons en tulle de la couleur de la robe; ces bouillons sont retenus par des griffes en satin. Le haut du corsage est drapé avec le même tulle.

— La saison est trop peu avancée pour que les robes de bal aient perdu leur simplicité. On en voit beaucoup avec de simples petits liserés ou rouleaux de satin. On dispose ces petits liserés de manière à former cœur sur le devant de la poitrine et sur le haut du corsage; il y a lieu de penser que la



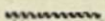
saison, en s'avancant, viendra multiplier les soirées et en même tems les toilettes dont elles sont l'ornement.

— Les femmes qui aiment l'exercice et qui cependant craignent l'humidité, se servent d'une espèce de soque, composée d'une semelle de liège, attachée sur le pied par de petites bandelettes de maroquin, croisées sur le pied à la manière des cothurnes. Cette chaussure est légère et presque gracieuse.

— Les chaînes avec lesquelles les femmes fixent leurs charivaris et leurs montres, augmentent toujours de volume. Elles sont formées de gros chaînons plats, enchaînés les uns dans les autres; quelquefois ces chaînons sont guillochés, et le crochet qui fixe la montre doit être façonné dans le même genre.

— On fait à présent des croix grecques qui s'ouvrent de manière à pouvoir recevoir des cheveux. Par ce moyen, ce bijou a l'avantage de pouvoir présenter plus qu'un emblème. Ce ne sont point les reliques d'Épaminondas ou de Miltiade qui sont destinées à y être placées, mais les témoignages plus modernes du dévouement des Alcibiades du jour.

— En donnant une coupe de cheveux d'homme de M^r Lamouroux, rue des Fossés-Montmartre, n^o 10, nous rappelons que c'est chez ce coiffeur que l'on trouve les touffes en cheveux à la française, que nous recommandons particulièrement aux dames, en ce qu'elles s'adaptent parfaitement sous un peigne, et grossissent la touffe de cheveux sans laisser apercevoir ni les tresses ni les rubans qui servent ordinairement à fixer les tours ou les touffes.



ANECDOTES.

TIRÉES DES MÉMOIRES DE M. OUVRARD.

Logé militairement chez une personne riche de Tolosa, dit-il, un de mes employés supérieurs, au moment de se mettre à table, vit la maîtresse de la maison entrer, la serviette sous le bras, et se placer derrière sa chaise. Il en témoigna aussitôt son étonnement à cette dame, qui lui répondit avec l'accent d'une fierté profondément blessée: « Monsieur, depuis l'entrée » de l'armée française, nous devons nous considérer comme » esclaves: je commence mon service. »

— Ce que l'on appelle la société, chez nous, n'est, dans

ce pays où l'on ne fait pas de visite et où l'on repousse la gêne de recevoir chez soi, autre chose que la réunion de deux personnes. Il y a bien quelques réunions dites *tertulias*, mais c'est dans les lieux où l'on est admis sans façon; une lumière incertaine favorise, autant qu'on le peut désirer, les conversations particulières dont l'amour seul fait les frais. Ce sentiment est un besoin si impérieux pour les femmes de ce pays, qu'il échappe à la prescription de l'âge. Je vis, dans une de ces réunions, la comtesse de***, âgée de soixante-neuf ans; c'était la plus aimable vieille qu'on pût rencontrer: « Voyez, me dit-elle, cette dame qui n'a pas moins d'un » demi-siècle, ce *caballero*, qui entre, est son amant; et cette » autre, qui compte plus de soixante ans, a aussi le sien: » attendez un peu, je vais vous montrer le mien! » Dans un pays où l'amour est la seule occupation de la plupart des femmes, il ne faut pas s'étonner qu'elles cherchent à prolonger au-delà du terme fixé par la nature, les douceurs de cette passion, seul aliment qui reste à l'activité de leur imagination.

— Comme la sureté publique n'est pas garantie en Espagne, personne ne s'expose à chasser. J'ai eu l'occasion de reconnaître que cette prudence n'avait rien d'exagéré. Me trouvant en compagnie un jour à trois lieues de Madrid, dans les bois de la princesse de la Paix, nous aperçûmes, au moment d'entrer en chasse, six cavaliers qui avaient l'air de nous observer. Un d'eux s'approcha rapidement vers nous, et m'adressant la parole: « Monsieur, nous venons voir votre chasse. » Leur figure sauvage, leur nombre et le lieu où nous étions n'avaient rien de rassurant: nous montions d'excellens chevaux; la retraite nous eût été facile; mais loin d'y songer, je répondis: « *Caballero*, vous ne nous dérangez pas. » Ils se tinrent d'abord à une certaine distance. Comme nous nous enfoncions dans les gorges des montagnes, ces inconnus se rapprochèrent de nous, et nous laissèrent voir qu'ils étaient plutôt armés pour détrousser les voyageurs que pour suivre une chasse. Profitant du premier défaut pour enlever nos chiens et reprendre la route de la capitale, nous apprîmes bientôt que nous avions été une partie de la journée avec une bande de voleurs.

— Je logeai par billet de logement (à Séville), chez M. Vasquez, ancien munitionnaire des armées d'Espagne, le plus riche particulier de Séville, dont l'hôtel confinait au jardin de

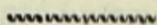
l'Alcazar. En qualité de munitionnaire général, je fus reçu avec une sorte de magnificence et de recherche orientales. Sa maison, comme la plupart des grandes maisons de Séville, offrait un de ces intérieurs moresques, à l'aspect desquels le voyageur peut se croire transporté dans l'Orient. Ce qui distingue particulièrement ce genre de constructions, c'est une cour au centre de la maison, pavée en marbres de diverses couleurs, autour de laquelle règne une galerie ornée de colonnes élégantes; des fontaines jaillissantes versent leurs eaux au milieu d'arbustes odoriférans, et une toile épaisse et mobile tendue à la hauteur convenable, intercepte les rayons du soleil. Cette cour, fermée sur la rue par une grille façonnée avec art, sert à la fois de volière, d'orangerie, et de salle de réunion; c'est un tableau ravissant pour un étranger qui se promène le soir dans les rues de Séville, que la vue de ces intérieurs éclairés par dix lustres, où les femmes, parées de vêtemens légers, se montrent dans tout leur éclat. La salle à manger était entre cette cour et un jardin planté d'orangers et de citronniers. Autour de la table circulaient de jolies Andalouses, dont les seules fonctions étaient de chasser les mouches et de rafraîchir l'air.

LE JOUR DE L'AN.

Bientôt on le verra luire ce grand jour qui va satisfaire les uns, mécontenter les autres, mettre en mouvement tout un royaume! Déjà tout s'agite! les marchands décorent leurs boutiques; l'ouvrier se hâte de terminer les travaux qui lui ont été commandés. Les papas, les mamans, les oncles, les tantes, et tous les grands parens sur lesquels la tendresse et la reconnaissance des fils, des neveux, des cousins, va lever de fortes impositions de bonbons et de cadeaux, font des économies pour se préparer dignement à cette grande solennité. Les jeunes gens taillent leurs plumes; la prose et les vers se mêlent dans les complimens que l'on compose; enfin tout le monde pense déjà au jour de l'an.

Nous aussi nous y pensons! nos notes sont prises, et déjà nous sommes en mesure de servir de guides aux acheteurs de tous âges, de tous rangs, qui vont se croiser dans les rues de la capitale. Sous le titre de *Bulletin d'Étrennes*, nous annoncerons successivement, dans chacun de nos Numéros,

ce que la mode aura imaginé de plus joli, de plus délicat, de plus propre enfin à être donné en cadeau au premier janvier de l'an de grâce 1827.



COURS PRATIQUE

DE LANGUE FRANÇAISE ET DE LECTURE A HAUTE VOIX,

Offert aux deux sexes, par M^r GALLAND (1)

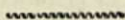
Dans notre Numéro du 20 juin dernier, nous avons annoncé à nos lectrices, avec tout l'éloge qu'il mérite, l'ouvrage de M^r Galland, sur l'Éducation, à l'usage des deux sexes. Nous n'insisterons pas sur l'heureuse idée d'avoir réuni, dans un seul et même ouvrage, dont chaque partie est complète et détachée, un cours complet d'éducation. Nous en avons démontré l'utilité. L'auteur, professeur de littérature, membre de la société grammaticale de Paris, possédait en lui-même toutes les connaissances et toutes les ressources nécessaires pour réussir. Nous savons que le *Cours complet d'Education* est recherché et estimé; il suffisait de le faire connaître au public (2).

Aujourd'hui que M^r Galland va ouvrir un cinquième *Cours pratique de langue française et de lecture à haute voix*, nous répéterons ce que nous avons déjà dit, plusieurs fois, sur les avantages de ce double cours, et qu'il nous soit permis de déplorer la rareté de ce mode d'instruction si utile à notre époque, aux hommes dans les fonctions publiques, aux femmes pour la première éducation de leurs enfans et l'agrément de leur vie intérieure. Talma, peu de jours avant sa mort, disait, en parlant des acteurs : *Que nous sommes encore loin de la vérité!* Je dirai moi : « Que nous sommes encore loin de la perfection du langage qui convient à l'homme chargé de défendre, à la

(1) Ce Cours s'ouvrira le samedi 2 Décembre prochain, à 7 heures du soir, chez M. Galland, rue Saint-Honoré, N^o 254, près le Palais-Royal. On trouve chez lui un prospectus qui indique le plan et la marche de ce double cours, le jour et l'heure de ses séances pour les dames et pour les hommes, et le prix de l'abonnement; on y trouve aussi ses ouvrages.

(2) Huit vol. in-12, prix, 30 fr.; chaque volume séparément, 5 fr. A Paris, chez l'auteur; et chez Delaforest et Cie, libraires, rue des Filles-Saint-Thomas, N^o 7; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 47 (bis).

tribuné, le grand intérêt du pays; au barreau, la cause de l'humanité! » On ne saurait trop bien connaître sa langue, en posséder trop bien le mécanisme, pour exercer cette influence due à une belle prononciation dont l'effet est magique et si puissant. Disons-le franchement; nous avons des parleurs et peu d'orateurs, et même peu de lecteurs. Ouvrir une école où nos jeunes gens et nos jeunes femmes puissent se former au calcul de bien parler et de bien lire, est encore un service important rendu à la société, et dont les plus grands avantages ne sont pas tous du côté de notre savant et intéressant professeur.



MÉLANGES.

— La terreur panique qui s'est emparée, à juste titre malheureusement, de tous les habitans de la capitale, a nui à la représentation extraordinaire que l'Opéra a donnée au bénéfice de Laïs. L'assemblée n'était pas très-nombreuse, mais choisie et digne d'entourer l'aimable princesse qui avait daigné honorer le spectacle de sa présence. Le deuxième acte d'*Anacréon*, le *Calife de Bagdad*, le ballet des *Filets de Vulcain*, et surtout la présence du bénéficiaire qui a chanté avec un goût, avec une pureté remarquables, étaient cependant bien propres à piquer la curiosité. Mais la peur a été plus forte, à ce qu'il paraît.

— *Robin des Bois* a fait la fortune de l'Odéon et des arrangeurs de cet opéra d'origine étrangère; il était bien juste que ce théâtre s'empressât de venir au secours de la famille de Weber. L'administration a rempli ce généreux devoir jeudi dernier en donnant un spectacle qui devait aussi bien profiter aux intérêts des héritiers du compositeur allemand qu'à la gloire de ce dernier. *Preciosa* remise en opéra, la reprise de *Robin des bois*, avec des changemens, des additions, la présence de M^{me} Schutz, qui vient de quitter le Théâtre-Italien, et un divertissement exécuté par les artistes de l'Opéra, offraient un attrait assez piquant pour que la foule courût à l'Odéon. Il y a eu du monde, et l'on a dû être content de la recette.

— Petit à petit le genre allemand s'introduit dans nos théâtres. Les pièces à changemens de décorations se multiplient, et bientôt peut-être cette méthode commode et quelquefois très-vraisemblable, passera sur notre scène française. La Porte-Saint-Martin vient de ressusciter, sous un titre plus moderne (*la Noce et l'Enterrement*), une ancienne comédie

intitulée *la Pompe funèbre de Crispin*. Cette folie est fort amusante; et les auteurs ont prouvé qu'ils étaient gens d'esprit, en faisant rire avec le sujet le moins gai que l'on puisse traiter au théâtre, avec la mort!

— Sous le titre de *l'Armateur*, le théâtre de la Gaité a donné un petit drame en deux actes, dont l'auteur est M. de Chavanges. Il ressemble beaucoup au *Commissionnaire*, gros mélodrame en 3 actes, représenté sur un théâtre voisin: mais cette ressemblance n'est pas un défaut, attendu que l'original et la copie amusent et intéressent.

— La Société Philotechnique a tenu sa séance annuelle dimanche dernier. Des lectures pleines d'intérêt ont été faites par MM. Berville, Depping, Le Mazurier et Febvé; ce dernier a lu, avec un talent de diction tout particulier, divers morceaux littéraires de genre différent. M. de Villenave fils a récité une ode en faveur des Grecs; et divers morceaux de musique exécutés par M^{lle} Bellot et MM. Romagnési et Wogt ont dignement couronné la séance.

ANNONCES.

— L'ouvrage de M. Tremery, que nous avons annoncé dans notre numéro du 10 Novembre dernier, est du prix de 2 fr., et se trouve chez l'auteur, rue Saint-Honoré, N° 155; entrée, rue de l'Oratoire.

— Le propriétaire de l'établissement situé dans le passage du Grand-Cerf, dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro, nous prie d'annoncer que son but est de fournir lui-même, en gros, les différens articles dont il exposera des échantillons chez lui. Du reste, l'établissement sera public, depuis 11 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir.

— Le *JOCRISSE MINISTÉRIEL*, par Soyé. 1 vol. in-18, à Paris, de l'imprimerie de Gaultier-Laguionie, hôtel des Fermes; se trouve chez tous les Marchands de Nouveautés.

— La *REVUE BRITANNIQUE*, dont le 16^e numéro vient de paraître, continue toujours de fixer l'attention par des articles pleins d'intérêt. On remarque dans ce numéro un article sur l'émigration dont le but est de fournir aux personnes qui songent à émigrer, les moyens de voir s'il est dans leur intérêt de le faire, et, quand leur résolution est prise, de décider le pays dans lequel il leur convient le mieux de se rendre, suivant les circonstances où elles se trouvent. Le 3^e article est un fragment des Mémoires de Casanova; cet homme singulier dont la vie fut plus aventureuse et plus errante qu'un héros des romans de Lesage, après une captivité de quinze mois sous *les plombs* du palais de St.-Marc, s'échappe d'une manière aussi audacieuse qu'heureuse.

Les autres articles sont: *Conversations de l'île d'Elbe*. — *Voyages aux Poles*. — *Excursion dans les Pampas de l'Amérique du Sud*; etc., etc., etc.

On s'abonne à Paris, au Bureau du Journal, rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 29; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 bis.

A ce Numéro sont jointes les Planches 430 et 431.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.